

Le château hanté

CADIC. Contes et Légendes de Bretagne, II, 169.

Il y avait six ans qu'Armel, soldat breton sans peur et sans reproche, courait le monde et il n'avait jamais encore rencontré un homme qui eût osé mesurer ses forces avec les siennes. Las d'user ses semelles sur les routes et ennuyé de voir son épée se rouiller au fourreau, il s'en retournait au village, lorsqu'il arriva devant une chaumière d'apparence délabrée à la porte de laquelle une vieille femme était assise et filait sa quenouille.

« Dieu vous protège ! petite mère et madame sainte Anne aussi, lui dit-il, en s'inclinant avec respect. Auriez-vous l'obligeance de m'indiquer un endroit où je pourrais trouver bonne table et bon gîte pour la nuit ?

- Volontiers! mon filleul, répondit-elle. Prenez à votre gauche la route qui grimpe le long de la colline. Quand vous serez au bout, vous apercevrez un château aux noires murailles autour duquel les corbeaux, les corneilles et les chouettes chantent leurs chants lugubres. Si vous n'avez pas peur, entrez-y. La table y est bien servie et les lits sont moelleux. Mais je vous en prie, ne dormez que d'un œil, car la maison est hantée. Depuis des siècles une jeune fille y est enfermée que personne n'a réussi à délivrer, Beaucoup d'hommes de guerre l'ont tenté. Ils ont tous péri victimes de leur témérité.

- Par saint Armel, mon patron, s'écria le soldat, voilà une aventure qui me plaît. Nous verrons bien si je suis plus heureux que nos devanciers. »

Ayant ainsi parlé, il tira sa révérence et pressa le pas vers le château. Il entra dans la cour, sonna la cloche du beffroi et ne vit venir personne. Seuls les oiseaux de nuit qui nichaient dans les trous et qui fuyaient avec des cris perçants

lui répondirent. Les uns après les autres il parcourut les appartements. Pas un être vivant.

« En vérité, murmura-t-il, c'est ici la maison du sommeil.

Pourvu du moins que ce ne soit pas la maison du carême perpétuel ! »

Il n'avait pas achevé ces paroles que du plancher une table montait, comme si elle avait été mue par un ressort automatique, et étalait devant lui les mets les plus variés.

« Oh! oh! reprit-il, si mes hôtes ne savent pas causer, ils savent du moins régaler », et il se mit à manger avec un appétit dévorant, ne se refusant rien, pas même la pipée de tabac de la fin.

Quand il se sentit l'estomac à l'aise, il se leva, la table disparut instantanément et à sa place apparut un lit garni de couvertures moelleuses, d'oreillers très doux et de draps bordés de dentelles.

« Diantre! se dit-il, ce n'est pas à la caserne que j'aurais trouvé une couche aussi somptueuse. Le roi de France ne dormira pas d'un meilleur somme que moi. »

Il se trompait singulièrement. Il n'était pas au lit depuis un quart d'heure qu'il distinguait une lumière qui se projetait indécise sur la muraille. Un flambeau descendait l'escalier tenu par une main invisible.

« Holà! s'écria-t-il en se dressant sur son séant, voilà, je crois, le maître du logis.

- Qui est là ? », murmura une voix douce.

- Venez ici et vous le saurez! répliqua-t-il.

- Je n'oserais, car je vous ferais peur!

- Peur! Vraiment vous ne connaissez pas Armel le soldat. Voilà des années que je voyage par le monde. J'ai vu les êtres les plus monstrueux. Pas un, que je sache, ne m'a causé de frayeur.

- C'est bien, reprit la voix », et aussitôt le personnage mystérieux revêtit une forme devant ses yeux, or cette forme était tellement hideuse que, malgré lui, ses cheveux se dressaient sur sa tête. La voix devenait plaintive et pleine de reproches :

« Je m'en doutais bien, disait-elle, vous avez peur. Vous ne sauriez donc me délivrer.

- Peur! protesta-t-il, non assurément; c'est la surprise. Que demandez-vous de moi ?

- Que vous consentiez à passer trois nuits en ce château.

Chaque nuit vous serez attaqué, maltraité, meurtri comme chair à pâté. Gardez-vous néanmoins de prononcer une parole. Le lendemain vous vous frotterez avec de l'onguent que contient ce vase et vous serez guéri. »

Armel promit et s'endormit d'un profond sommeil. Le coup de minuit le réveilla. Autour de son lit un bruit confus de voix s'élevait, voix de personnes en colère, sans qu'il lui fût possible de discerner un corps humain. L'une après l'autre ces voix s'adressaient à lui : « Qui es-tu? Pourquoi es-tu là? Hors d'ici! » Mais il se rappelait la recommandation et il n'eut garde de souffler mot, Les voix se firent alors agressives, des bras invisibles l'enlacèrent, le secouèrent sur sa couche, au point que ses os en paraissaient brisés. Il se retourna vers la muraille et continua de dormir.

Le lendemain, au point du jour, la forme monstrueuse de la veille apparaissait à ses regards, mais déjà il y avait en elle un changement. Sur l'horrible corps, une tête de femme merveilleusement belle était greffée.

« Merci! lui dit-elle, grâce à vous je commence à redevenir moi-même. Mais la plus dure épreuve n'est pas passée. Souvenez-vous que le silence, quoiqu'il arrive, est le salut.

- Je n'aurais garde de l'oublier, répondit-il, je suis trop payé pour ne pas en savoir le prix. »

La nuit suivante en effet il lui fallut subir des tourments plus terribles encore. Il fut battu, pendu au plafond et finalement jeté sur son lit à demi mort, mais il n'avait même pas poussé un soupir. Avec l'onguent il frotta ses membres épuisés et aussitôt il se sentit aussi frais et aussi dispos que jamais. Il n'était pas encore levé que l'apparition entra dans sa chambre, avec le premier rayon de soleil. Jusqu'à mi-corps elle était métamorphosée en une femme ravissante.

« L'épreuve décisive est pour ce soir. Encore un peu de courage, ami, et nous aurons l'un et l'autre notre récompense.

- Je saurai tenir bon jusqu'au bout, foi de Breton! » répliqua simplement Armel.

Il tint bon en effet, mais en vérité il n'eut jamais tant à souffrir. Les voix courroucées criaient toutes à la fois : « Parle donc! » - et les coups tombaient drus sur son pauvre corps. Il lui semblait qu'on lui coupait les membres l'un après l'autre, et c'est à peine si le lendemain il pouvait encore remuer les doigts pour se servir de l'onguent.

Toutefois il était à la fin de ses peines. L'heure de la récompense avait sonné. À la pointe du jour il vit entrer l'apparition dégagée de ses formes horribles.

Devant lui il n'y avait plus qu'une jeune fille de taille élégante et d'une beauté souveraine. « Je ne saurai jamais assez vous témoigner ma reconnaissance, lui dit cette jeune fille, pour le service que vous m'avez rendu. Vous m'avez délivrée de mes ennemis qui me gardaient prisonnière en ce château depuis des siècles.

Je veux vous payer ma dette en vous donnant ma main. Je reviendrai cette nuit, afin d'être votre femme désormais. »

Malheureusement ils avaient compté l'un et l'autre sans le mauvais sort. Quand la jeune fille, à minuit tapant, pénétra dans la chambre d'Armel, elle le trouva profondément endormi. En vain l'appela-t-elle à haute voix, il ne répondit pas. En vain se désola-t-elle, en lui répétant, au milieu de ses larmes, qu'elle serait obligée de fuir à jamais s'il ne se réveillait : il ne l'entendit pas. Elle dut en prendre son parti. Sur une feuille de papier elle écrivit, en termes émus, ses adieux, plaça le papier dans son mouchoir de satin sous la tête du dormeur et partit. Dans trois jours elle devait épouser le soleil, si le jeune soldat ne la retrouvait pas.

Le lendemain au lever de l'aurore, quand celui-ci se réveilla, sa douleur fut extrême. Mais il n'était pas homme à se déconcerter dans les situations les plus épineuses. À la hâte il revêtit ses armes et se mit en route. En passant le long d'une rivière, il remarqua l'eau qui s'agitait dans un remous. Il y avait là un énorme poisson qui se débattait désespérément, la queue prise dans les mailles serrées d'un filet. Il en eut pitié et le délivra. L'animal prit alors la parole :

« Je vous suis bien obligé, ami, de m'avoir sauvé la vie. Dites : que puis-je faire à mon tour pour votre service ?

- Je ne sais vraiment, répondit Armel; que ne puissiez-vous seulement m'aider à découvrir où est ma fiancée!

- Je n'ai de ma vie ouï parler du palais du soleil, déclara le poisson. Je ne vous indiquerai donc pas où il est, mais il me sera facile de vous transporter où il vous plaira. »

À quelque distance de là, comme il continuait son chemin, Armel rencontra une vieille mendicante qui, agenouillée au bord de la rivière, s'efforçait en vain, pour éteindre la soif dont elle était dévorée, de puiser de l'eau dans un sabot percé.

« Oh! marraine, s'écria-t-il, jamais vous n'en prendrez une goutte. Donnez-moi donc votre sabot. »

Il dit, saisit le vase d'un nouveau genre, en boucha les trous et rassasia la buveuse.

« Dieu vous récompense de votre charité, mon fils, murmure celle-ci. Me sera-t-il permis de vous rendre service à mon tour?

- Ce n'est guère facile, reprit Armel. Je suis à la recherche de ma fiancée qui est dans le château du soleil et j'ignore où est ce château.

- Il n'est peut-être pas impossible de le savoir. Attendez! je commande à tous les oiseaux de la création et j'imagine que quelqu'un d'entre eux doit être renseigné. Je vais les convoquer. »

De sa poche, la mendicante tira un sifflet d'argent, et aussitôt des quatre points cardinaux une multitude de volatiles accoururent à tire-d'ailes, formant autour de leur reine un cercle aux couleurs les plus gracieuses, or pas un d'entre eux ne soupçonnait l'existence du château.

Désespéré, Armel se disposait à prendre congé de la bonne femme, lorsqu'on vit arriver un gros corbeau aux ailes pendantes et à la démarche lourde, qui semblait sortir d'un festin et tenait encore dans son bec un os à moitié rongé.

« Excusez mon retard, maîtresse, cria-t-il, mais j'assistais aux préparatifs de noces du soleil, et dame ! il y avait tellement à manger que je me suis oublié quelque peu.

- Vous étiez au palais du soleil? répliqua le jeune homme. Pourriez-vous m'en indiquer la route?

- Volontiers! mais je vous préviens que c'est loin, par-delà les forêts et les mers, à plus de deux cents lieues d'ici.

- Ce serait au bout du monde que cela m'importerait peu! »

Et Armel appela le poisson, monta sur son dos et partit, avec la rapidité du vent, à travers mers et forêts, guidé par le corbeau, et finit par arriver à destination. Il était grand temps d'ailleurs. Dans la cour et dans les salles du château, les gens se démenaient; le cortège se formait pour conduire les promis à l'église.

« Diable! pensa le voyageur, il s'agit d'ouvrir l'œil et de ne pas perdre la tête. » Il alla donc se poster au milieu de la route, juste à l'instant où les jeunes gens passaient et déploya le mouchoir de sa fiancée. - Celle-ci s'arrêta interdite; ses yeux l'avaient reconnu, mais comment fuir?

« J'aperçois, dit-elle, un messager qui m'apporte des nouvelles de mon père. Je serais heureuse de lui parler, avant d'entrer à l'office.

- Agissez à votre gré, ma bien-aimée, répliqua le soleil aujourd'hui tout vous est permis !

- Grand merci de cette parole! » s'écria la jeune fille, et avant même que le soleil ne fût revenu de sa surprise, elle sautait sur le poisson, au bras de son fiancé, et partait avec une vitesse vertigineuse. Sur ses pas les serviteurs s'élançèrent en vain. Au bout d'un quart d'heure ils en avaient perdu les traces.

Libre désormais de ses actes, la jeune fille rentra au château de ses pères, publia ses bans avec Armel et fit célébrer des noces si merveilleuses que les gens du pays, même ceux qui n'y furent pas en ont gardé le souvenir.

Ce fut un événement dans le pays que les noces d'une jeune fille qui avait trois cents ans d'âge. Longtemps on en parla et aujourd'hui le souvenir ne s'en est pas effacé.